

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 30 août 1884.

## SOMMAIRE

TEXTE : Quatrième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Raoul de Sorel.—Poésie : Lettre à un ami, par Noël Pays.—Bazaine à Gravelotte, par Jules Hirtz.—Le Frère Irlide.—Un conseil par semaine, par Octave Sully.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Naverv.—La conférence de Londres.—Notes et impressions.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le Frère Irlide, supérieur général des Frères de la Doctrine Chrétienne, mort à Paris, le 26 juillet.—La conférence de Londres : Les plénipotentiaires et les délégués financiers des puissances.—Gravure du feuilleton.

## QUATRIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le quatrième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi soir, le 1er septembre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel, Montréal. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

## ENTRE-NOUS

Tous les jours nous entendons répéter le même refrain, à savoir que les journaux anglais sont mieux renseignés, mieux rédigés et plus intéressants que les journaux français. On ajoute aussitôt, pour prouver cette assertion, que les Canadiens-Français eux-mêmes forment la moitié des lecteurs du *Star*.

Si ce dernier point est indéniable, il n'en est peut-être pas exactement de même pour tous les autres, mais si en effet les journaux anglais sont mieux renseignés et plus intéressants, il n'est pas mauvais d'en rechercher les causes et de convaincre le public de leur exactitude.

Il n'y a pas huit jours que j'entendais encore vanter les journaux anglais, aux dépens des nôtres, à propos des longs articles remplis d'intérêt, il faut l'avouer, sur les villes d'eau et les différents lieux de villégiature choisis par les personnes qui fuient la ville au temps de la canicule.

Montréal, Québec, Trois-Rivières et nombre d'autres villes de notre province sont absolument désertes, et comme tout le monde s'est éparpillé un peu partout, nous sommes complètement sans nouvelles de ce que sont devenus nos amis et de l'emploi qu'ils font de leurs vacances.

On s'en prend instinctivement au porte-nouvelles, au journal auquel on est abonné, qui n'est pas au courant, et on va vite lire en anglais ce que l'on ne trouve pas écrit en français.

Cette disette est plutôt le résultat de l'indifférence du lecteur lui-même que de l'insouciance du journaliste.

Quelque paradoxal que puisse paraître de prime abord cet avancé, il n'en est pas moins très exact, comme vous allez le voir.

Ces renseignements, venant de dix, quinze, vingt endroits différents, sont envoyés par quelqu'un, car on ne peut supposer un seul instant qu'un journal puisse expédier ses rédacteurs de tous côtés et payer leurs dépenses pour fournir la matière de quelques colonnes extra tous les jours, et donner cela pour un centin.

Non, c'est impossible, mais il y a cette grande différence entre les lecteurs des deux races, que l'Anglais fait autre chose que de lire son journal, car il s'y intéresse, il y coopère et il lui vient en aide chaque fois que cela est possible.

S'il entreprend un voyage, s'il va passer quelques jours à la campagne ou aux eaux, il observe, s'amuse comme les autres, et le soir il trouve toujours quelques minutes pour écrire ce qu'il a pensé et vu, et vite il jette sa lettre à la poste à l'adresse du journal qu'il reçoit.

Et il en résulte ce fait, que toujours on est au courant des faits et gestes des personnes que l'on connaît, qui forment le cercle de nos relations, qui sont une partie de notre vie.

De là naît cet intérêt que nous constatons dans le journal.

L'abonné canadien-français fait-il la même chose ? Très rarement, jamais même pourrions-nous dire. La

plupart du temps il oublie même d'aller au bureau du journal prévenir l'administration de son départ et de le lui envoyer à l'endroit qu'il a choisi pour résidence temporaire. Là il pêche, prend des bains, chesse, boit, mange et dort sans donner signe de vie. Non qu'il ne pense et n'observe aussi bien, si non mieux que l'anglais, mais simplement parce qu'il est convaincu que tout ce qu'il voit et fait n'intéresse personne.

Et c'est le grand tort qu'il a.

Qu'au contraire, de retour à la ville, il constate qu'il y a un chat mort devant sa porte, vite il court au bureau du journal et se plaint amèrement de ce qu'on ne l'a pas constaté, et que vainement il en a cherché dans toutes les colonnes une mention quelconque.

Ne lui dites pas qu'il aurait dû aller se plaindre de suite au bureau de santé, où tout se centralise, et qu'alors on aurait été informé du fait ; pas de ça, il paie son abonnement depuis quinze, vingt ans, et jamais on ne s'occupe de lui ; il pourrait mourir asphyxié par la foute de la corporation, que son journal n'en parlerait même pas.

La note est un peu forcée, je le sais, mais il n'en est pas moins vrai que le fond est entièrement exact.

Il faut donc un conseil dont vous bénéficiez vous-mêmes si vous le suivez—bien nous convaincre que nous devons nous intéresser à notre journal d'une manière pratique, et que le seul moyen de le rendre intéressant est de faire en sorte de le tenir au courant de ce qui se passe autour de nous.

Si une personne de chaque municipalité, le secrétaire, le notaire, n'importe qui, voulait seulement envoyer de temps en temps une liste des principaux événements qui ont eu lieu pendant la semaine, je vous assure que l'on aurait le journal le mieux informé qui se puisse voir.

Or, l'intérêt public et surtout le nôtre, à nous, Canadiens-français, exige que nous soyons au courant de tout ce qui se passe partout ; donc, il faut vous y mettre et sans distinction adresser au journal que vous préférez les renseignements que vous avez pu vous procurer facilement et sans vous déranger.

Faites-le donc, c'est un acte de bon citoyen d'abord, et c'est de plus une œuvre dont vous profiterez vous-mêmes, je le répète.

Je comprends toutefois, qu'on ne soit pas toujours disposé à écrire quand on a un soleil de plomb sur la tête, comme celui qui nous a accablés la semaine dernière, et pourtant, un renseignement sur la moisson de chaque village nous serait bien utile.

Cependant, malgré le peu de détails que nous possédons, on peut assurer que la récolte sera généralement bonne et même très bonne en certains endroits. Certes, le grain a pu murir, mais quelle chaleur ! quelle chaleur !

Il était réellement curieux de voir nos hommes d'affaires, à Montréal, allant au bureau de poste pour y prendre leur courrier de midi et regarder en passant le thermomètre.

—92°, soupiraient-ils en chœur, Dieu, qu'il fait chaud !

Et les voilà se découvrant, suant, s'épongeant à qui mieux mieux et partant en recherchant avec soin la mince ligne d'ombre qui estompait le bord des trottoirs et des maisons, et répétant encore :

—Quelle chaleur, quelle chaleur !

Je ne sais s'il fait aussi chaud en Russie qu'au Canada, mais je suis convaincu que le czar doit parfois avoir des sueurs froides qui lui donnent le frisson.

Quel triste métier il fait là, et combien il serait plus heureux à cultiver un champ sur les bords de la Douce !

Il n'y a pas huit jours qu'on vient de découvrir encore à Varsovie l'existence d'un vaste complot ayant pour but de faire sauter l'empereur et toute la cour, et ce qu'il y a toujours de plus curieux, c'est que les nihilistes compromis dans ces conspirations appartiennent à la haute société.

C'est une histoire d'amour qui a fait découvrir toute l'affaire.

Un beau jeune homme aimait une belle jeune fille, comme dans les contes de Perrault ; le père de celle-ci était un officier de haut rang, condamné à mort par les conspirateurs. Le jeune homme prévit sa blonde et... s'envoya une balle dans la tête.

Dans les vêtements du suicidé, on trouva une lettre d'un juge de paix de Varsovie—un juge de paix !—on fit des fouilles chez ce dernier et on trouva

une grande quantité de dynamite, bien entendu, et la liste de tous les conjurés, qui se trouvaient être des juges, de hauts fonctionnaires de l'Etat et même des officiers de la Garde Impériale.

Tout cela va encore entraîner quelques fusillades, pendaisons et déportations en Sibérie.

Tout le monde s'en mêle, car presque en même temps le télégraphe annonçait qu'à Odessa, une belle fille de dix-huit ans, de bonne famille, venait de tuer un général, d'un coup de revolver à bout portant.

A Niji-Nowgorod, sur la frontière de la Sibérie, les Russes assassinent les Juifs, et sur les confins de la Mongolie ils tuent des Chinois.

Voilà où on en est dans l'immense empire de Pierre le Grand.

On croirait, du reste, que cette température qui nous accable a pour effet de mettre tous les têtes en ébullition.

En Egypte, les Anglais vont être en pleine campagne dans quelques jours, et en Chine, Français et fils du Céleste Empire s'envoient des coups de fusil.

Les Anglais, qui se sont fait battre l'an dernier, vont essayer de prendre leur revanche.

En Chine, la France aura de la besogne, et il sera nécessaire d'aller vite, très vite, car elle n'a là-bas qu'une poignée d'hommes, dix-huit mille à peine, c'est-à-dire la moitié de ce qui a été tué à Sedan en une journée.

Notre compatriote, M. Chartrand, sous-lieutenant d'un régiment de zouaves français, part pour le théâtre de la guerre. Espérons qu'il va gagner l'épaulette de lieutenant et un ruban rouge.

Un autre canadien, Jean-Louis Renaud, de Québec, vient de suivre l'exemple de M. Chartrand et de s'engager dans la légion étrangère.

Puisse-t-il avoir un avancement aussi rapide que le jeune sous-lieutenant !

Mais, en attendant, il lui faudra porter l'épaulette de laine, manger à la gamelle pendant quelques années et arpenter pas mal de terrain.

Un bon marcheur par exemple, c'est un Français, M. Noël Pays, dont nous publions aujourd'hui une poésie : "Lettre à un ami," et qui est arrivé dernièrement de New-York, à pied.

Du talent, des connaissances variées, un prix de l'Académie française, de la poésie plein la tête et pas le sou dans la poche, voici dans quelles conditions il a fait ce voyage.

Je lui parlais de la misère, des privations qu'il avait dû éprouver ; bah ! il avait oublié tout cela.

—Quels sites, quels paysages, me dit-il, et ce lac Georges, quelles splendeurs ! vraiment, je préfère cette aventure à un millier de dollars.

De suite, en arrivant, il s'est mis à l'œuvre, il travaille, et LE MONDE ILLUSTRÉ aura probablement le plaisir de donner à ses lecteurs quelques jolis morceaux qu'il écrira à tête reposée.

Je vous ai raconté la semaine dernière deux anecdotes qui se sont passées à Montréal à propos du tirage de la loterie des Arts Décoratifs, mais je ne savais pas alors que nombre de lots n'ont pas été réclamés parce que les billets ont été perdus.

Voilà un manque d'ordre qui, comme vous le voyez, a de graves conséquences.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller en France pour avoir des exemples semblables.

Lors du tirage des primes du mois de juillet du MONDE ILLUSTRÉ, qui a eu lieu au commencement de ce mois, l'administration du journal s'étonnait de ne pas voir réclamer le prix de cinquante dollars, car on savait que le numéro gagnant avait été vendu à Montréal ; quand un beau matin, dernièrement, une femme du faubourg de Québec vint au bureau et dit qu'elle était certaine d'avoir acheté le bienheureux numéro, mais que ses enfants l'avaient déchiré.

Ne pouvant le représenter, il est clair qu'elle ne pouvait toucher la prime, et elle partit en promettant bien d'apporter plus d'attention à la conservation de son journal.

Donc, ayez de l'ordre.

RAOUL DE SOREL.

Sur la rue Notre-Dame :

—As-tu réclamé à Chose ce qu'il te devait ?

—Ma foi, je lui ai envoyé un petit mot...

—Et ?

—Il m'a répondu par un... gros !